

CHAPITRE 13 :

AU TROISIEME TEMPS DE L'ŒDIPE

Helene Deutsch parle d'un troisième temps du complexe d'Œdipe chez une femme. Je propose d'élaborer l'idée d'un *complexe de Jocaste*. Il ne contreviendrait, en rien, à la place centrale du complexe d'Œdipe chez la fille, mais prendrait en compte et le désir et la lutte contre des fantasmes incestueux. Le complexe de Jocaste aurait à rendre compte de la contradiction entre la poussée libidinale à la ménopause, affirmée par Freud, et les données cliniques et démographiques qui indiquent une fréquente désaffection, voire une perte d'intérêt définitif pour la sexualité, à ce moment de la vie. Il devrait aussi permettre d'aborder l'étonnante sidération qui bloque la pensée, dès qu'il s'agit de l'amour passionnel d'une femme pour un fils ou un homme en âge d'être son fils.

J'ai été récemment, lors d'un colloque¹ entre gynécologues et psychanalystes sur le thème de la ménopause, témoin de cette sidération. La psychanalyste Nicole Stryckman présentait le cas d'une femme de 55 ans, divorcée depuis 15 ans, qui consultait pour une dépression survenue au moment où son fils, âgé de 18 ans, lui avait annoncé son intention de partir vivre chez son père. « *Maintenant que je suis sur l'autre versant du temps de la vie, il m'abandonne. Ce départ me met par terre et je ne sais plus très bien qui je suis* », avait-elle déclaré. Au terme de son travail, elle avait avoué à son analyste avoir toujours en tête une chanson qu'elle avait apprise à ce fils : « *Ne me quitte pas, ne me quitte pas (...) Je ferai un palais où l'amour sera roi, où l'amour sera loi où tu seras reine* ».

Personne, parmi les spécialistes présents, n'a évoqué l'idée d'un amour incestueux. Cela devait rester « *inconscient : que l'être en parlant jouisse et ne veuille rien en savoir* ». Ce rien en savoir, Lacan(1972) l'appelle *passion de l'ignorance*.² De même, aucun des quelques psychanalystes qui, après Helene Deutsch, se sont penchés sur la question de la ménopause n'a jamais repris cette hypothèse³. La jouissance d'une mère, quand l'objet est le fils devenu homme, ferait-elle limite de ce qui est audible ?

Dans *Le deuxième sexe*, Simone de Beauvoir note que beaucoup de femmes ne se laissent pas aller à de pareils fantasmes, certaines préférant chercher secours auprès de Dieu. Si la coquette se fait dévote, écrit Beauvoir, ce n'est pas uniquement en termes de défense contre ses fantasmes incestueux. Elle pense, qu'à la cinquantaine, une femme « *est avide d'une définitive vérité: il lui faut le remède, la formule, la clé qui, brusquement, la sauvera en sauvant l'univers* ». ⁴ De ce fait, plus accessible à la suggestion, elle devient une proie toute désignée pour les sectes religieuses et autres spirites, prophètes, guérisseurs et charlatans. Ceux qui se proposent comme petits maîtres en psychanalyse ont auprès des femmes de cet âge le même succès.

JOCASTE DANS L'HISTOIRE DE LA PENSÉE

Les passions amoureuses des femmes mûres n'ont jamais retenu l'intérêt de la psychanalyse, pas plus que celle de Jocaste, la mère d'Œdipe. Si nombre d'études portent sur les fantasmes et l'économie psychique de nos jeunes Œdipes épris de leurs mères, presque rien ne lui est à elle consacré. Quand Jocaste est nommée, c'est souvent de ses enfants que l'on parle. D'elle, ce n'est que le maternel que l'on est en droit d'interroger, et très rarement – à ma

connaissance – la femme amoureuse d'un mari nettement plus jeune, ayant l'âge du fils disparu.

De Neuter rappelle que pour Freud, « *la connaissance et l'études des mythes sont tout à fait essentielles pour la clinique psychanalytique et pour l'étude de l'inconscient* »⁵. Il observe que les mythes, en jetant un éclairage persuasif sur ce que nous nous efforçons de méconnaître, démontrent que l'impensé – les désirs incestueux, par exemple – a déjà été pensé. Difficile de trouver une entrée en matière plus juste, quand il s'agit des amours d'une femme au milieu de la vie et, pire encore, pour un homme plus jeune qu'elle. Nous sommes dans l'univers de l'impensé ou, du moins, celui de la méconnaissance, y compris chez des femmes psychanalystes. Or, comment écouter nos analysantes de cet âge ? Savoir qu'il s'agit d'un complexe dont même un mythe peut rendre compte, donne à une femme le sentiment d'être moins isolée, elle cesse de croire qu'elle est seule, qu'elle est perverse. Kaufmann avait bien saisi cette dimension des mythes, mais aussi qu'ils sont moins marqués par le refoulement que le rêve, moins entamé par la censure⁶.

Une lecture attentive de ces diverses versions est riche d'enseignement quant à la répression que subissent les désirs insus d'une femme en âge d'avoir un fils homme : ils ne correspondent pas à nos idéaux et contreviennent trop à nos interdits individuels, familiaux et sociaux. Nous verrons comment certains dramaturges - de même que les psychanalystes - ont essayé de scotomiser les aspects intolérables du mythe.

Il y a cependant, dans toute référence à la mythologie, un écueil que De Neuter signale, et que je reprends à mon compte. Il rappelle que Marguerite Yourcenar, dans son avant-propos à « *Electre ou la chute des masques* », dit des légendes grecques qu'elles sont une : « *espèce de chèque en blanc sur lequel chaque poète, à tour de rôle, peut se permettre d'inscrire le chiffre qui lui convient* »⁷. Cette réserve vaut pour le travail ici exposé.

Jocaste vue par Voltaire

Dans le mythe d'Oedipe, la jouissance du couple royal reste voilé, remarque Lacan (1971)⁸. Dans presque toutes les versions théâtrales connues de l'Œdipe, Jocaste est tenue à l'ombre de la passion incestueuse du fils. Mais, a-t-elle une passion amoureuse pour lui ? La question paraît hors propos, y compris chez Sophocle.

Dans l'*Oedipe* de Voltaire, les personnages assument des passions : l'amour et la haine leur confèrent une épaisseur subjective qui nous les rend plus proches. Mais cela se fait au prix d'un clivage. Voltaire donne à Œdipe un double : Philoctète. Du même âge que Jocaste, il a, dans sa jeunesse, éprouvé une passion pour elle. Jocaste ayant été mariée au roi Laïos, il voue à ce dernier une haine telle qu'elle l'oblige à s'exiler de Thèbes. De retour, vingt ans plus tard, au moment où la ville est sous l'emprise de la peste, il tient à Jocaste le même discours amoureux, discours qui est loin de la laisser indifférente. On voit bien comment, par l'artéfact de ce dédoublement, Voltaire négocie avec le mythe; ce n'est pas le fils qui hait le père-roi, c'est un autre ; ce n'est pas le fils qui aime sa mère, c'est un autre.

Voltaire se trouve confronté au problème de l'âge de Jocaste. Comment peut-elle encore susciter une passion ? Pour tenter de la rajeunir, il réduit au maximum le temps qui sépare l'arrivée d'Œdipe et le déclenchement de la peste. Il écrit : « *il est aisé de voir qu'elle n'a pas plus de trente-cinq ans. Les femmes seraient bien malheureuses si l'on n'inspirait plus de sentiment à cet âge. Je veux que Jocaste ait plus de soixante ans dans Sophocle et dans Corneille. La construction de leur fable n'est pas une règle pour la mienne ... on doit bien me passer d'ôter à Jocaste quelques années.* »⁹

Voltaire reviendra cependant sur cet amour. Ce sont les acteurs qui l'ont poussé à l'inclure, lui-même aurait préféré que ce type de sentiment en soit absent, dira-t-il. Pour pouvoir jouer la pièce, « *Voltaire se résigne à faire soupirer le grave Philoctète pour la vieille Jocaste* »¹⁰. Remarquons l'usage d'un adjectif différent pour désigner un homme et une femme d'âge mûr. Ce qui lui pose problème, c'est qu'un homme puisse être amoureux d'une femme âgée, même s'il ne veut lui donner que 35 ans. Il lui faudra invoquer l'idée que ce dont Philoctète est

amoureux, c'est du souvenir de la jeune fille qu'il a connue. En 1750¹¹, il écrit : « *J'introduisis, non pas une intrigue d'amour, l'idée me paraissait trop choquante, mais au moins le ressouvenir d'une passion éteinte* ». Ainsi pouvait-il faire parler la vieille Jocaste d'un vieil amour. Quand Philoctète retrouve Jocaste, poursuit Lanson¹², il s'agit d'une *idylle surannée*. Si je m'attarde autant sur Voltaire, c'est que, pendant quelques années, Freud butera sur les mêmes difficultés ; lui aussi sera heurté par l'âge de Jocaste.

Jocaste vue par Freud

Freud n'a guère parlé de Jocaste, qui ne mérite pas une entrée dans l'index général des sujets de la Standard Edition. Elle restera occultée, à l'ombre de son fils. En 1900, Freud¹³ la cite, rassurant son mari Œdipe, inquiet par les oracles : « *La menace de l'inceste ne doit pas l'effrayer : plus d'un mortel a partagé en songe le lit de sa mère. Pour qui sait surmonter ces frayeurs, la vie est plus simple* »¹⁴. Il constate qu'elle a raison, beaucoup d'hommes en rêvent, même si oser un rêve pareil les révolte ensuite. C'est le début de son intérêt pour Œdipe.

L'année suivante, dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*¹⁵, Freud reviendra à Jocaste à propos d'un patient, un homme jeune dont le contenu du rêve indique un rapport sexuel avec la mère : « *le fait assez bizarre que la légende grecque ne soit pas heurtée par l'âge de Jocaste me semble s'accorder très bien avec ma propre conclusion que dans l'amour que la mère inspire à son fils, il s'agit non de la personne actuelle de la mère, mais de l'image que le fils a conservée d'elle et qui date de ses propres années d'enfance.* » Comme il est perceptible, Freud est choqué¹⁶ par le fait qu'un homme jeune puisse être amoureux d'une femme au milieu de la vie. Il ne peut, selon lui, qu'être amoureux du souvenir d'une mère toute jeune ; comment le concevoir autrement ?

Alors que Freud essayait d'analyser pourquoi, au lieu d'un collyre, il avait instillé deux gouttes de morphine dans les yeux d'une de ses plus vieilles patientes, une dame de 90 ans, il lui vint cette phrase : « *sich an der Altern vergreifen* ». *Sich vergreifen* signifie *se tromper*, mais au sens figuré *profaner*. Il avait « *profané la vieille* », se dit-il. Cet énoncé lui rappelle, d'abord, son patient, ce jeune homme qui dans le rêve a un rapport sexuel avec sa mère. Il associe ensuite sur l'âge excessif de Jocaste. Dans l'esprit de Freud aussi, rien ne fait barrière entre les 50 ou 60 ans de Jocaste et les 90 de la vieille dame.

En 1917, Freud revient sur le rêve dont parle Jocaste : « *Ce n'est pas en vain que la mère-épouse d'Œdipe aura attiré notre attention sur le rêve* »¹⁷. S'il lui reconnaît un savoir sur l'inconscient, il ne lui donne pas plus d'épaisseur subjective.

En 1932, Freud découvre que le maternel d'une femme « *acquiert pour l'homme l'attractivité qui embrase chez lui en état amoureux sa liaison oedipienne à la mère* »¹⁸. Voilà qui pourra rendre compte de l'amour passionnel du jeune Werther de Goethe pour Charlotte, mère de famille ; passion désespérée qui le portera au suicide. Mais aussi de l'amour qu'un fils adoptif peut vouer à une femme plus âgée, Rousseau nous en a laissé la Confession. Ces amours, qui peuvent devenir charnels, ont parfois lieu entre un homme jeune et une femme mûre. Tel fut le cas, tant décrié, de Colette, quadragénaire, et de son jeune beau-fils, Bertrand de Jouvenel.

Mais, que peut ressentir une Jocaste auprès de son jeune amour ? Patrick de Neuter¹⁹ soulève certaines omissions de Freud, parmi lesquelles le « *désir de Jocaste, la mère, pour son fils* ». Grâce à Œdipe, il a reconnu le désir du fils et énoncé que jouir de la mère est interdit. Mais *le jouir de la mère*²⁰, lui, reste inouï. Si Lacan l'a énoncé, ce n'est toujours pas un sujet couru.

Jocaste et la passion d'ignorer

Freud observe qu'Œdipe ne fait aucun lien entre l'oracle qui avait mené à la mort supposée du bébé de sa femme et celui que lui-même a reçu, et il conclut : « *l'ignorance d'Œdipe est une représentation légitime de l'état inconscient dans laquelle toute l'expérience (du désir oedipien) est tombée chez l'adulte* »²¹.

A la suite de Conrad Stein²², Lacan fera sienne(1960)²³ la lecture ferenczienne des personnages d'Œdipe et Jocaste. Face à la peste, il soulignera l'acharnement d'Œdipe à résoudre l'énigme, à vouloir la vérité. Jocaste essaye de le retenir, de le dissuader, c'est elle qui préfère ne pas savoir. En 1967, Lacan l'accusera de *dissimulation*²⁴ et, plus tard, il ajoutera que si Œdipe ne voyait pas « *les preuves qui commençaient à pleuvoir* », c'est à cause de ce que Jocaste « *répandait autour de lui de charme et aussi de harcèlement* »²⁵.

Comment la Jocaste du mythe a-t-elle pu vivre tant d'années auprès d'un homme sans remarquer ni ses pieds percés, comme ceux de son bébé perdu, ni la coïncidence de l'âge ? J'ai consulté l'Œdipe de Sophocle, celui de Sénèque²⁶, celui de Corneille²⁷, et celui de Voltaire : dans aucune de ces versions Jocaste ne semble faire de lien entre son jeune mari et son fils perdu. Elle ne semble même pas noter qu'il a l'âge qu'aurait eu ce fils. Son silence serait-il la représentation d'une passion d'ignorer, dans laquelle toute mère veut rester quant aux racines sensuelles de son amour pour le fils, devenu adulte ? Freud, non plus, n'évoque pas cette étrange cécité de Jocaste. Serait-il en proie à une Jocaste en lui qui le supplie de rester dans l'ignorance, comme le propose Ferenczi ?

Bien que je n'invoque pas Jocaste dans le même but, il est intéressant de suivre R. Gori quand, ayant soustrait ce signifiant au personnage du scénario tragique, il propose de nommer ainsi une partie de notre réalité psychique vouée à la passion d'ignorer ce qui fait jouissance. Elle serait antagonique à celle qui désire connaître et qu'il nomme « Œdipe »²⁸. Quant à la passion amoureuse d'une mère pour son fils adulte, il semblerait que ce soit la partie vouée à la passion d'ignorer qui l'emporte. Nous ne pouvons cependant que constater que cette partie se trouve tout aussi bien chez les fils que chez les mères.

La « passion d'ignorer » est prise par Gori dans le sens proposé par Conrad Stein (1977) pour définir la volonté de Jocaste de n'en rien savoir, passion qui nous pousserait à « *méconnaître ce que le désir de savoir pousse à découvrir* ». Méconnaissance n'est pas ignorance, « *il faut bien qu'il y ait derrière cette méconnaissance une certaine connaissance de ce qu'il y a à méconnaître* » faisait remarquer Lacan²⁹.

Ce terme serait plus approprié à l'histoire que Socrate raconte dans sa tragédie. S'il nous rapporte toute l'histoire du serviteur qui a assisté au meurtre, c'est pour éviter que Jocaste puisse ne pas savoir, souligne Lacan³⁰. Il ajoute plus tard : « *Jocaste, elle, je vous l'ai toujours dit, en savait un bout, parce que les femmes ne sont pas sans avoir des petits renseignements. Elle avait là un serviteur qui avait assisté à toute l'affaire, et il serait curieux que ce serviteur, qui est rentré au palais et qu'on retrouve à la fin, n'ait pas dit à Jocaste – C'est celui-là qui a bousillé votre mari* ». ³¹

La *passion d'ignorer* renverrait plutôt, selon moi, à un élément de structure. Par exemple, un amour inconscient de la femme ménopausée pour son Œdipe de fils devenu un homme. Nous connaissons ces mères vieillissantes qui font l'objet d'une grande attention de la part du fils. L'épanouissement extraordinaire de leur lien se paye, non seulement par un abandon de toute vie sexuelle, mais par une passion d'ignorer les racines mêmes de leur jouissance. A ce prix, l'amour du fils elles peuvent bien se l'approprier. Ainsi cette blague juive que raconte le psychanalyste anglais Stewart(1961)³² : Une mère emmène son fils chez l'analyste et, en s'entendant dire qu'il souffre d'un complexe d'Œdipe non résolu, elle s'exclame : « *Œdipe, Schmædipe. Tant que le garçon aime sa mère, il ira bien* ». C'est, dit-il, la voix de Jocaste qui parle ici. Nous voyons bien comment la jouissance du dire maternel vient jeter un voile sur la vérité de ses racines.

La dramaturge Michelle Fabien(1983)³³, en préambule à sa *Jocaste*, évoque quelque chose de cette passion d'ignorer : « *On ne peut se contenter de voir en elle l'occasion du destin tragique d'Œdipe ; elle est l'héroïne emblématique d'une tragédie dont on ne veut plus rien savoir.* » Pourtant, malgré un discours érotique, le texte passe sous silence le fait qu'il s'agisse de la passion d'une femme mûre pour un homme de l'âge du fils. A propos de cette *Jocaste*, Marcelle Marini³⁴ souligne que « *l'on dit aisément qu'un petit garçon fait son Œdipe – comme il ferait sa rougeole – mais d'une femme il est impossible de dire qu'elle fait sa Jocaste* ». Le psychanalyste belge, Christian Vereecken³⁵ est un

des rares à interroger Jocaste sur son amour incestueux pour ce mari. Il lui demande, par la bouche de Tirésias : « *N'avez-vous jamais pensé, tout à part vous, à ce qu'aurait pu être le disparu s'il avait vécu ? Et n'est-ce pas à votre insu, de ce que justement il avait l'âge qu'aurait pu avoir le disparu ; et un visage, ma foi, pas indigne de lui, que le vainqueur de la Sphinge a capté votre sympathie ? Et encore, dites-moi, ces cicatrices à ces pieds ne vous ont-elles pas fait rêver parfois à l'absent ?* »

Jocaste vue par l'anthropologie

En 1933, paraît le livre de Lord Raglan : *Jocasta's crime*³⁶. Après avoir étudié la question de l'inceste dans différentes sociétés et époques, il conclut que le suicide de Jocaste métaphorise un changement de système de pouvoir, dans la Grèce Antique. S'appuyant sur Frazer, Lord Raglan explique qu'à une certaine époque, les rois y régnaient 8 ans. Le roi, marié à la reine, devenait rituellement son frère³⁷. Avec l'octénat, ses enfants étant encore trop jeunes, un roi ne pouvait être remplacé que par un étranger ; ce dernier se devait de le tuer. Par certains rituels pratiqués ensuite, il en devenait le fils et, de ce fait, le fils de la reine. J. P. Vernant³⁸, qui voudrait lire le suicide de Jocaste comme la destruction du matriarcat et son remplacement par le patriarcat, reproche à Freud de ne pas avoir vu que le mythe d'Œdipe est celui de notre société patriarcale. Un certain nombre de travaux, s'inspirant du champ féministe, utilise le signifiant *Jocaste* comme le drapeau de leur lutte contre le patriarcat, seule forme de pouvoir politique. L'idée qu'une société matriarcale aurait existé dans la Grèce pré-hellénistique, permet à certaines d'affirmer que le pouvoir aux mains des hommes n'est qu'une donnée purement culturelle.

Malgré ses sympathies évidentes pour la cause des femmes, Héritier se méfie de la naïveté des discours féministes, qui voient la domination masculine comme historiquement datée et de caractère idéologique, en s'appuyant sur l'idée qu'il y aurait eu ou qu'il y aurait encore des sociétés matriarcales. Il y a, dit-elle, confusion entre matrilineaire et matriarcal, et l'examen de la littérature anthropologique sur la question tendrait à montrer qu'il y a une probable universalité de la suprématie masculine. Elle se demande « *où se situe l'origine, l'explication de cette inégalité foncière entre les sexes ?* »³⁹ Elle reconnaît que les mythes d'un certain nombre de sociétés primitives narrent une première période de domination féminine qui se serait terminée par une prise de pouvoir violente des hommes⁴⁰. Ces mythes - en laissant supposer une violence originelle faite aux femmes - semblent donner raison aux féministes. Mais Héritier pense qu'il ne faut pas les prendre à la lettre : « *Le mythe déclare explicitement que toute culture, toute société est fondée sur l'inégalité sexuelle et que cette inégalité est une violence* »⁴¹.

Déjà en 1957, Jacques Lacan avait demandé à Lévi-Strauss pourquoi l'ordre des échanges - dans les structures élémentaires de la parenté - ne pouvait se faire en prenant les lignées féminines comme produisant les hommes et se les échangeant. Il faisait valoir que le manque dont on parle chez la femme n'était pas « *un manque réel, car le phallus, chacun sait qu'elle peut en avoir, elles les ont, les phallus, et en plus, elles le produisent, elles font des garçons, des phallophores.* » Lacan avait fait sienne la réponse que lui avait donnée l'anthropologue. Il lui aurait fait remarquer que, si l'on inversait les lignées de cette façon, bien des choses serait inexplicable et en particulier celle-ci. « *Dans tous les cas, même dans les sociétés matriarcales⁴², le pouvoir politique est androcentrique. Il est représenté par des hommes et par des lignées masculines (...), les lois de l'échange au niveau des structures élémentaires de la parenté ne sont strictement explicables que par rapport et en référence à quelque chose qui est hors du jeu de la parenté et qui tient au contexte politique, c'est-à-dire l'ordre du pouvoir, et très précisément à l'ordre du signifiant, l'ordre où sceptre et phallus se confondent* »⁴³. Cela permettait à Lacan de conclure que : c'est pour des raisons inscrites dans l'ordre symbolique, transcendant le développement individuel, qu'avoir le phallus - en tant qu'imaginaire symbolisé - prend l'importance économique qu'il a au niveau de l'Œdipe et du complexe de castration.

¹Stryckman N.: « Vieillesse et rupture amoureuse » exposé au colloque *La Ménopause – Psychanalystes et gynécologues face à la crise du milieu de la vie chez les femmes*, Soc. Franç. de Gynéco-Obst. et Psychos., A. F. I., Paris, 26-27 janvier 2002.

²Lacan J.(1972-1973) : *Le séminaire Livre XX : Encore*, éd. du Seuil, Paris, 1975, p. 95, 110. Il s'agit là d'une des premières et rares fois où Lacan emploie *passion de l'ignorance* dans ce sens. Auparavant, le *rien en vouloir savoir* renvoyait plutôt à la méconnaissance. Si, tout comme l'amour et la haine, *l'ignorance en tant que passion* a toujours renvoyé à l'être, elle a été lue dans un sens positif, comme *temps premier d'ouverture au transfert* (1954), puis au savoir (1955), dans le sens prônée par Nicolas de Cues de la « *docte ignorance* ». ².

³Gueydan le cite dans son chapitre sur Deutsch mais ne le reprend plus par la suite.

⁴Ibidem p.463.

⁵De Neuter P.: « Le mythe de l'enlèvement d'Europe: considérations actuelles sur le désir de l'homme à l'aube et au midi de la vie ». *Le Bulletin freudien*, septembre 2001, 37/38 p. 76.

⁶Kaufmann P. : *L'apport freudien*, Paris, Bordas, 1993, p. 556-557. Cité par De Neuter.

⁷Yourcenar M. : *Théâtre II*, Paris, Gallimard, 1971, p. 19. Cité par De Neuter, ibidem, p. 78

⁸Lacan J. : *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, séminaire inédit, leçon du 9 juin 1971.

⁹Voltaire : « Cinquième lettre qui contient la critique du nouvel Œdipe » in *Œdipe Tragédie*, Paris, chez Pierre Riboux, M.DCC.XIX, p. 122.

¹⁰Lanson G. : *Voltaire*, Paris Hachette, 1960, p. 21 ; Cité par Moureaux J. M. : *L'Œdipe de Voltaire, introduction à une psycholecture*, Lettres Modernes, Paris, 1973.

¹¹Dans « L'Épître dédicatoire d'Oreste à la Duchesse du Maine ».

¹²Lanson G. : op. cit. p. 19.

¹³Freud S. : (1900) *The interpretation of dreams*, S. E. v. IV, p. 264; *L'interprétation des rêves*, trad. franç. Meyerson, PUF, 1967, p. 230.

¹⁴Sophocle : *Œdipe Roi*, troisième épisode, in *Théâtre complet*, trad. Robert Pignarre, Garnier-Flammarion, 1964, Paris, p.129.

¹⁵Freud S. : (1901) *Psychopathology of everyday life*, S. E. v. VI, p. 177-178; *Psychopathologie de la vie quotidienne*, trad. française Jankélévitch, Petite bibliothèque Payot, Paris, p. 190-191.

¹⁶La traduction française est : « ne tient aucun compte ». Freud avait écrit : „*Die Zonderbarkeit, daß die Sage keinen Anstoß and der Alter der Königin Jokaste nimmt*» ; G. W. v. IV, p. 197. Le mot *Anstoß* veut dire heurter.

¹⁷Freud S. : « XXI leçon : Développement de la libido et organisation sexuelle », in *Leçons d'introduction à la psychanalyse*, O.C., v. XIV, p. 349

¹⁸Freud S. : « XXXIII^e leçon : la féminité », in *Nouvelle suite de leçons d'introduction à la psychanalyse*, O. C., v. XIX, p. 217-218 .

¹⁹De Neuter P.: Op. cit. p. 77

²⁰Lacan J. : D'un autre à l'autre, séminaire inédit

²¹Freud S. (1938) *An outline on psychoanalysis*, ch. VII, S. E., v. XXIII, p. 191.

²²Stein C.(1959) : « Notes sur la mort d'Œdipe », in *La mort d'Œdipe*, Paris, 1977.

²³Lacan J. : *Le Séminaire, Livre VII : L'Éthique de la Psychanalyse*, leçon du 8 juin 1960, éd. du Seuil, Paris, 1986, p. 317.

²⁴Lacan J. : *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 26 avril 1967.

²⁵Lacan J. : *D'un autre à l'autre*, séminaire inédit, leçon du 23 janvier 1969.

²⁶Sénèque : « Œdipe », in *Tragédies, Tome II*, traduction en français de Léon Hermann, Paris, Belles Lettres, 1982.

²⁷Corneille P. : (1659) « Œdipe », tragédie, in *Œuvres de Corneille v. 6*, nouvelle édition par Ch. Marty-Laveaux, reproduction de l'édition de Paris L. Hachette, 1862, p. 134-219.

²⁸Gori R. : « Défiguration du discours tragique », in Gori R et Hoffmann C. *La science au risque de la psychanalyse*, Toulouse, Erès, 1999, pp 145-162.

²⁹Lacan J.: op. cit. , p. 190

³⁰Lacan J. : *La logique du fantasme*, séminaire inédit, leçon du 26 avril, 1967.

³¹Lacan J. (106961970): *L'envers de la psychanalyse, Séminaire livre XVII*, le Seuil, Paris, 1991, p. 134.

³²Stewart H. : « Jocasta's crime » ; in *Int. Journal of Psycho-analysis*, vol. XLII, London , 1961, p. 424-430.

-
- ³³ Fabien M. : « Jocaste », in *Didascalies 4, cahiers occasionnels de l'ensemble théâtre mobile*, Jan. 1983, Bruxelles
- ³⁴ Marini M : « Sommes-nous toutes des Jocaste qui s'ignorent ? », in *Didascalies*, op. cit., p. 35-45.
- ³⁵ Vereecken C. : « La seconde mort de Jocaste, ce qu'en dit Tirésias », in *Didascalies*, op. cit., p.64-69.
- ³⁶ Raglan: *Jocasta's crime: an anthropological study*, Methuen and Co., London, 1933
- ³⁷ Nous avons déjà remarqué que Zeus était le mari et le frère d'Héra.
- ³⁸ Vernant J. P. : *Mythe et tragédie en Grèce ancienne*, Maspero, Paris, 1972.
- ³⁹ Héritier F. : Op. cit., p. 208.
- ⁴⁰ Certaines féministes ont repris le mythe d'Œdipe, pour faire de la figure de Jocaste la dernière représentante d'un pouvoir matriarcal qui aurait existé dans les périodes pré-hellénistiques. Devereux est un des auteurs qui rappelle que cela ne tient pas en tant qu'hypothèse historique. Voir Devereux G. : *Femme et mythe*, Flammarion, Paris, 1982, p.16-18. Nous reprendrons le signifiant « Jocaste » pour proposer un complexe, dans un tout autre univers référentiel : celui du désir d'une femme pour un homme de l'âge d'un fils.
- ⁴¹ Héritier F. : Op. cit. p. 218.
- ⁴² Il nous semble que Lévi-Strauss a dû lui dire que même dans les sociétés matrilineaires, le pouvoir était patriarcal ; c'est comme cela que Françoise Héritier le reprend dans son livre.
- ⁴³ Lacan J. : (1956-1957) *Le Séminaire Livre IV : La relation d'objet*, le Seuil, Paris, 1994, p. 191-192.